

L'isthme colombien ne mérite pas sa réputation d'insalubrité. A l'exception de quelques localités mal aérées, situées près de marais stagnants, la contrée est saine. Le versant du Pacifique est surtout dans de bonnes conditions climatologiques. Ce qui a valu à toute cette région sa triste et injuste renommée, ce sont les fièvres et les maladies que contractaient les mineurs quand (le chemin de fer n'existant pas encore) on était forcé de faire la route de Colon à Panama en embarcations, à pieds et à dos de mulet.

La mortalité des employés du canal depuis quatre ans qu'il est commencé, a certainement dépassé un peu les chiffres atteints habituellement dans les grands chantiers d'Europe ; mais si l'on tient compte des mauvaises conditions dans lesquelles on s'est trouvé au début pour déboiser, aménager les eaux et construire les habitations ; du choix médiocre et de l'hygiène déplorable de la plupart du personnel blanc ; du peu de vitalité des noirs jamaïcains qui fournissent plus de la moitié des travailleurs ; des vases et des terres superficielles remuées, toujours malsaines, tandis que les roches qu'on va faire sauter maintenant, sont tout-à-fait inoffensives sous ce rapport—il y a lieu de se déclarer relativement satisfait de n'avoir pas eu en moyenne plus de cinq pour cent de décès annuels, sur six mille ouvriers, soit pour une population de trente mille âmes, comme notre ville d'Ottawa, quatre décès par jour.

* * *

Panama, capitale de l'état de ce nom, compte vingt-cinq mille habitants. Cette ville date de deux siècles. C'est là qu'aboutit le chemin de fer qui traverse l'isthme et qui, avant la construction du canal, transportait annuellement vingt-sept mille passagers et deux cent soixante et dix mille tonnes de marchandises : ce mouvement est doublé aujourd'hui. Le chemin de fer côtoie les rivières Grande et Chagres pour se rendre à Colon ; sur ce parcours sont situées plusieurs petites